

LES OMBRES CLAIRES

Textes et photographies de François Lepage

10 janvier

Quand le soleil s'est levé ce matin, nous étions sur le quai face à *L'Astrolabe*.

L'appréhension de ces deux derniers jour – probablement dopée par la fatigue – avait disparu. Avec Emmanuel, nous avons travaillé sur le quai. Je revis ; la chaleur, la lumière, ce sentiment d'être au bout du monde, tout me ramène enfin à la photographie, au désir de photographier.

J'échappe à cette apathie photographique que j'éprouve lorsque je suis dans des lieux dont je connais les couleurs, entouré de gens dont je comprends la langue et les codes, la culture, les habitudes, les habits, les visages...





Nous avons passé une partie de la journée en passerelle à regarder ce spectacle totalement fascinant. Comment décrire la banquise ?

C'est un grand désert blanc et mouvant. Comme les flancs d'une bête immense, au souffle long, endormie. Sur notre fragile navire polaire, on l'arpenne avec le sentiment qu'elle pourrait à tout moment nous engloutir. Sa fourrure est tachetée de bleu et de vert. Des animaux de tout poil s'y agitent, s'y prélassent. S'y battent. Vivent !





19 janvier

Jour gris sur *L' Astrolabe*. On a encore fait demi-tour. Nous sommes repartis vers le nord, puis vers l'ouest. On cherche une passe. Au loin, la ligne blanche du pack nous tient en respect. DDU est toujours inaccessible...

Il y a de la tristesse dans l'air. Comme si un scénario déjà connu se répétait. Un membre de l'équipe me dit avoir reçu un coup de téléphone cette nuit. Son frère est en train de mourir... Je ne sais que lui dire. On est si loin.

Il n'y a pas de programme à suivre, rien de particulier à faire, rien à rapporter, si ce n'est, bien sûr, un livre avec Emmanuel. Comparé à tous ces scientifiques qui semblent savoir si bien où ils vont et ce qu'ils sont venus faire, je me sens souvent comme quelqu'un qui n'a pas réellement de travail.

Quand on n'est pas tenu par une commande journalistique, il faut trouver la ressource en soi ! C'est angoissant et excitant à la fois de sentir que tout repose sur les choix que je vais faire, sur ceux que je ne fais pas et que, jour après jour, se construit le projet. Contrairement à Emmanuel qui aura tout le temps de revenir sur un trait, de reprendre une esquisse, pour moi, c'est ici et maintenant.

La musique de Bashung m'accompagne, imprime mes images, et semble s'en faire l'écho :

Continent à la dérive / Qui m'aime me suive / Gouffres avides / Tendez-moi la main / Rêves et ravins... / Le temps écrit sa musique / Sur des portées disparues... / Un jour j'irai vers l'irréel.

Je vois la proue de *L' Astrolabe* s'enfoncer dans la houle molle et glacée. Son mât comme un métronome bat sur l'horizon. Les flocons sont comme des blanches, accrochant au navire son rythme lancinant. J'aimerais les arrêter sur ma pellicule bleue, glacer mon film... pour que le souvenir s'imprime comme l'émotion, qu'il reste intact !



20 janvier

Je travaille, trie mes photos, il y en a quelques-unes que je trouve intéressantes... Ça vient !

Je suis remonté en passerelle cet après-midi. Personne. Chacun s'est retranché dans son chez-soi. On ne sait pas ce qui se passe, ce que l'on attend vraiment.

À DDU, c'est la fête, nous a-t-on dit... On a cru un moment y être pour ce soir, on a espéré y être pour demain. Là, on ne sait plus. Voici quatre jours qu'on tente de traverser le pack, mais rien n'y fait ! Ça ne passe pas. Le blanc se referme sur le navire.

Stan semble dire que seule une tempête pourrait nous sortir de là. C'est toujours aussi beau, mais ça devient long...

Les manchots nous regardent passer sur notre gros navire bleu et rouge. Un coup en avant, un coup en arrière, on grimpe sur une plaque, on casse, on repart...

Le reste de la journée se résume un peu à cette petite phrase qu'Emmanuel ne cesse de répéter : « Blanc sur blanc, rien ne bouge... ». Le rythme photographique s'est ralenti. J'attends la suite...

Quelque 22 000 km nous séparent.

Je t' imagine et te regarde vivre cette matinée.



Imagine,
une cage,
aux barreaux de glace,
à travers lesquels m'arrivent
les cris des oiseaux,
qui volent autour de nous.

J'entends au loin l'harmonica
de *L'imprudence*.
Tout semble basculer sans recours.
Et *L'Astrolabe* avec.



*À quoi tu penses ?...
À l'avenir.
Laisse venir.
Laisse le vent du soir décider...*





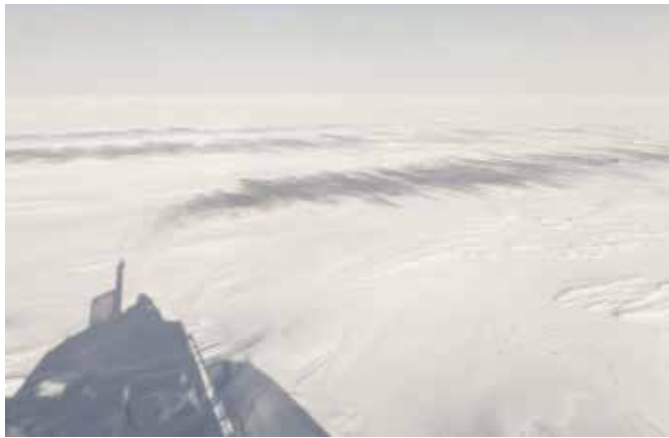
27 janvier

C'est un grand terrain de nulle part, comme un poème de Baudelaire ou de Gainsbourg... Un lieu oxymore, d'une obscure beauté. Étouffant, épuisant, monotone et excitant. Je suis sous les fumées au milieu de l'endroit le plus pur de la terre !



C'est un océan tout blanc, c'est vertigineux.





28 janvier

Ici, contrairement au désert, il n'y a pas de vie. On ne voit rien, que de la glace, à perte de vue. C'est un paysage de Mars, en hiver. C'est la Lune, sans Apollo, sans homme et sans drapeau...

C'est un grand chemin de glace blanc ou gris , selon les heures, une immense tarte meringuée, une mer sculptée par le vent : il y a des plis, des rides, des dômes, des strates, c'est fantastique et déroutant.

Derrière la vitre de mon chenillard, le monde semble avoir disparu. Ni végétaux, ni animaux, ni couleurs. Pas de verticale non plus pour nous dire si nous montons ou si nous descendons. Je regarde et ne vois rien, si ce n'est l'air glacial qui vibre comme le filet de gaz qui s'échappe d'un briquet avant l'étincelle.



